

Souvenirs de Paul CHRISTOPHE Königs Grenadiere Regiment Nr 7 (1917-1919)

Paul Christophe est né en 1899 à Marieulles, au sud de Metz.

Je suis né en septembre 1899 à Marieulles. Mes parents étaient agriculteurs, et possédaient dix hectares de terres, dont une cinquantaine d'ares de vignes, qui nous permettaient de faire une piquette pour notre consommation personnelle. Ils disposaient d'un seul cheval ce qui permettait beaucoup dans notre travail.

Les gens de Marieulles étaient souvent en querelle avec ceux de Lorry-Mardigny ; quand j'étais gamin, nous nous battions à coups de pierre. Mon père encaissait des assurances, le dimanche, après les vêpres. Un jour, après avoir fait ses encaissements à Lorry-Mardigny, il est allé au café. Il s'est querellé avec des gens de Marieulles. Il est ensuite sorti du café. En rentrant à la maison, ceux de Lorry l'ont attaqué et l'ont battu. Cette affaire, assez grave, a été portée aux gendarmes.

Les gens du château avaient une voiture à essence. Mais, dans le village, ils devaient emprunter une rue assez raide. Il fallait alors les aider, en poussant le véhicule, qui n'avait pas assez de puissance.

J'avais accompli mes études normalement, mais quand vient le moment de travailler, mes parents estimèrent que je n'étais pas assez solide pour travailler, et décidèrent de me voir continuer des études, que je passais à Montigny-lès-Metz et en secondaire rue Taison, ce qui permettait d'approfondir mon allemand. A la rentrée de 1911, j'ai quitté Marieulles pour aller à l'école à Montigny-lès-Metz. Je devais aller plus tard dans les Postes, et il me fallait donc bien connaître la langue allemande. Nous étions 36 élèves dans la classe. Notre maître était alsacien, mais c'était un prussien. Je parvins tout de même à être 11^e sur 36 élèves.

J'habitais chez ma tante, près de l'église de Montigny. Ma tante avait un champ du côté de Frescaty, où elle cultivait différents légumes. Elle préparait des bottes de poireaux, carottes, etc. En partant dans la nuit, à pied, elle rejoignait le marché, où elle vendait toute sa marchandise aux Allemands. Après deux années passées à Montigny, je rejoignais la *Mittelschule*, rue Taison à Metz, où j'entrai au secondaire, en 1913. Les cours avaient lieu rue Taison. Nous faisons les séances de sport près de la préfecture, dans la Salle Fabert. J'allais en cours à pied, depuis Montigny jusqu'à Metz. A midi, je disposais de deux heures pour déjeuner et faire le trajet. Il y avait bien des Tramways, mais mes parents n'étaient pas assez fortunés pour m'en payer les tickets. Du reste, mes études coûtaient cher, et je me souviens d'avoir apporté à l'administration de l'école, la somme de 90 marks pour payer mes études. Cette somme était une partie de la vente d'une de nos vaches aux Juifs d'Augny qui étaient marchands de bestiaux.

J'ai ensuite eu un vélo, qui me venait de mon frère, six ans plus âgé que moi. Mais la route était mauvaise, lisse en son milieu, et défoncée par les ornières sur les côtés. En ville, les pavés recouvraient la chaussée. Les soldats allemands de la garnison allaient au terrain de manœuvres de Frescaty. Ils partaient le matin, de bonne heure, et rentraient le midi aux casernes, en chantant et en musique. Ils perdaient facilement les clous qui garnissaient les semelles de leurs bottes, suivant les changements de temps ou l'usure des semelles. Ces clous, répandus dans les rues par la troupe nombreuse, me causaient de fréquentes crevaisons.

Sur le terrain de Frescaty avait été construit un grand hangar en tôle pour loger un Zeppelin. Il y avait également une demi-douzaine d'avions monoplans qui évoluaient sur le site, et qui passaient parfois au-dessus de Marieulles. La présence militaire était d'ailleurs importante, et le XVI^e corps de Metz, ne comptait pas moins de 25.000 hommes. J'ai connu, dans les années 20, à Hagondange, un nommé Schweitzer, qui m'a raconté une petite anecdote du temps de paix, quand il était en garnison à Metz. Sa compagnie avait été désignée pour faire un essai de franchissement « Zeit und Zum » de la Moselle, près de l'Hôtel Beau Rivage. Sur la rive opposée se tenait le Général Heaseler, Commandant en Chef du XVI^e corps, qui venait juger de la manœuvre. Schweitzer arriva le premier sur l'autre rive, et fut reçu par Heaseler, avec qui il parla, et lui dit être Lorrain. Heaseler lui répondit qu'il était persuadé que le premier sorti de l'eau ne pouvait être qu'un Lorrain.

Pendant l'été 1914, la guerre fut déclarée. Je me trouvais à Metz. Je n'ai pas remarqué d'agitation particulière, si ce n'est que les gens faisaient des provisions de saucisses et de victuailles, dans la crainte des événements à venir. Il n'y eût pas de mouvements de foule. En quelques jours, les régiments de la place avaient quitté Metz pour rejoindre les frontières.

Le début de la guerre a marqué la fin de mes études, si bien que j'ai rejoint Marieulles, où j'ai vécu jusqu'à mon départ pour l'armée allemande en juin 1917. Un *Lazaret* (hôpital) avait été installé dans les murs de l'école. A Marieulles, il y avait un gars du Pays, qui habitait Paris, et venait régulièrement en été, avec sa fille, qui était âgée d'une dizaine d'années. En juillet, on parlait sans cesse de l'imminence de la guerre, et on lui avait recommandé de repartir. Il avait fait son service militaire, dans la garde, à Berlin. A la fin juillet, les frontières ont été fermées, et il n'a pu s'en aller. Il a été mobilisé, et a fait la guerre du côté des Eparges, au Sud de Verdun. Il était venu chez sa sœur ; sa femme est restée à Paris toute la guerre, et sa fille a habité au village durant cette période.

Il y avait à la gare d'Augny un dépôt de foin pour l'armée Allemande. Nous faisons des livraisons à ce dépôt, et les Allemands nous avaient fourni un sauf-conduit nous permettant de circuler librement. Quelques jours après le début de la guerre, nous sommes allés livrer à Augny. Pendant que mon frère déchargeait, j'allais à pied vers Montigny, afin de rendre visite à ma tante. Malheureusement, il y avait au bout de la route, qui était alors bordée d'arbres, un poste de garde avec un petit abri fortifié. Et je n'avais pas mon sauf-conduit que j'avais laissé à mon frère. J'avais sur la tête ma casquette d'écolier. Des gens passaient le poste en rejoignant Augny. Je leur dis, en Français, de dire à mon frère de venir me chercher au poste, pour me récupérer, ce qui eut pour effet de mettre en colère le garde qui était là, et qui me conduisit au poste près de l'officier responsable. Quand ce dernier me vit arriver, il me relâcha « vous pouvez le laisser partir ». Je le connaissais bien, car on le rencontrait souvent avant la guerre, les champs de ma tante étant à côté de forts dont il avait la surveillance, et il aimait à discuter avec tous ces gens qui travaillaient dans les champs. En me ramenant, le garde me montra son sabre, qu'il avait aiguisé « pour tuer beaucoup de Français ».

Mon frère espérait, les premiers jours, voir les pantalons rouges descendre le Froidmont¹ pour nous libérer de l'annexion. Mais après quelques combats, le front s'arrêta à quelques kilomètres du village et il dut attendre 1918 pour voir arriver les Français. Nous avons logé des troupes en transit dans les granges, puis ensuite, nous hébergions des artilleurs allemands, dont les pièces

¹ Coline élevée située en France, au dessus de Marieulles

n'étaient pas loin. Ils étaient bien avec nous, et nous donnaient un coup de main lorsque les travaux des champs le demandaient².

Le village eut à subir quelques obus égarés. Un jour cependant, une pièce d'artillerie avait été installée dans le village, près du ruisseau, et fut bombardée le lendemain même. Les Français avaient bombardé le village avec de gros obus, sans doute du 150. Nous avions un champ de 24 ares où il y avait un cratère gros comme une maison. Voyant cela, le commandant des artilleurs de la place vint trouver le maire, un nommé Meaucourt, qui ne parlait pas un mot d'Allemand. On vint me trouver pour servir d'interprète. J'eus beaucoup de mal à calmer les esprits et expliquer que personne n'avait vendu les Allemands. La présence des artilleurs était importante au village, où cantonnaient plusieurs compagnies. Des filles du village se sont même mariées avec des artilleurs. Les Allemands avaient installé une voie ferrée de 60 ; qui passait près du village et rejoignait Augny. Au début de la guerre, les forts Somny et Saint Blaise ont tiré quelques coups de canon vers Pont-à-Mousson. Les Allemands avaient également installé une saucisse d'observation au village ; elle fut détruite par un aviateur Français, qui s'est jetté dessus avec son avion ; on a retrouvé sur son corps une permission signée, pour le lendemain du jour de sa mort.

Entre 1914 et 1917, j'ai fait différents travaux à la ferme et alentours. J'ai fait du béton pour la construction des abris d'artilleurs que vous pouvez encore voir au bout du village, au bord de la route. J'ai également participé à la construction de tranchées bétonnées, entre Fey et Augny, près de la ferme Grosyeux. Nous gagnions ainsi un peu d'argent, en étant payés 1 mark 50 par jour. Il y avait à Marieulles un braconnier, qui s'évertuait à placer des lacets partout, pour attraper des lièvres. Quand nous étions en guerre, des troupes allemandes cantonnaient et avaient creusé des tranchées au-dessus du village. Nous avons mis en garde ce braconnier, mais il continuait à placer ses collets très près de ces lignes, si bien qu'il se fit remarquer et fut arrêté par les Allemands qui l'accusèrent d'espionnage. Il fut emprisonné durant toute la guerre.

Emile Charpentier, l'aubergiste était monté la nuit sur le clocher de l'église, et y avait accroché un drapeau français. Le matin, les Allemands découvraient cet emblème. Mais on ne sut qu'après la guerre qui était l'auteur de cette action.

En juin 1917, je fus appelé à me présenter à Metz, pour mon incorporation dans l'armée allemande, je n'avais pas encore dix-huit ans. Nous fûmes rassemblés Caserne Ney pour être dirigés vers l'Allemagne, où aurait lieu notre incorporation à Liegnitz. Sous escorte, nous nous sommes rendus à la Gare, pour notre départ vers l'Allemagne.

A la gare, mon frère, convalescent, mais en uniforme, vint me voir pour me dire au revoir. Mais, malgré son uniforme Allemand, il ne put approcher. Nous sommes passés par la Forêt Noire, et avons rejoint Liegnitz, en passant du côté de Francfort, où nous avons marqué un arrêt. Pendant cet arrêt, il y avait des prisonniers français qui travaillaient sur les voies. Un nommé Beauchat, de Noisseville, rédigea un morceau de papier, sur lequel il expliquait que nous étions un train de Lorrains, et que nous profiterions de la première occasion pour désertir. Mais il perdit ce document sur le marchepied d'un wagon, et ce papier fut ramassé et parvint au Lieutenant d'accompagnement du transport, qui en eût connaissance, et le fit enfermer dans un compartiment gardé.

² Ils nous aidaient quelques fois, et nous leur accordions de temps en temps un repas.

En arrivant à notre caserne de Liegnitz, près de Breslau, en Silésie, nous fûmes rassemblés en cercle dans la grande cour. Un capitaine nous sermonna, suite aux événements du voyage en train. Beauchat fut ensuite condamné pour son forfait. Il passa ensuite neuf semaines enfermé, en arrivant en garnison. Il fut placé dans notre chambrée et ses affaires dans mon armoire bien étroite.

Lors de notre instruction, nous avions des inspections quotidiennes. Un jour, notre adjudant visita notre chambre. Il ouvrit l'armoire que je partageai avec ce camarade, et répandit tout son contenu sur le sol encore humide qui venait d'être lavé, et mélangea tous les vêtements de la pointe de son sabre. Je pleurais presque de rage, et m'étais juré de me venger si l'occasion se présenterait. Malheureusement, lors de notre départ pour le front, cet adjudant ne nous accompagna pas.

Un autre jour, il pleuvait, et nous faisons de l'instruction, en chambre. Le sergent de la chambrée s'est moqué d'un gars de la chambrée qui ne parlait pas bien allemand. Un nommé Henriot, de Cheminot, qui était un peu simple et lui dit : « Du bist Idiot ». L'autre, ne comprenant pas à penser qu'il fallait répéter la phrase et lança l'insulte au Sergent « Du bist Idiot ». Je me suis mis à pouffer de rire et je fus puni par le chef, à devoir me mettre debout couché, etc., devant tout le monde. J'ai eu une première permission en février 1918.

Nous quittâmes donc la garnison du Königs Grenadiere Regiment Nr 7 pour nous diriger vers le front de France. Nous rejoignîmes la Région de St-Quentin, où le train nous déposa à la fin de l'hiver à la Bouteille. Le 27 avril 1918 débuta l'offensive Hindenburg qui enfonça les lignes françaises. Nous sommes partis à pied pendant plusieurs jours parcourant 150 kilomètres, avec notre paquetage pour rallier notre cantonnement, qui se trouvait à sept kilomètres de Montdidier. Le paquetage comportait beaucoup de choses : sac avec manteau roulé dessus, ceinturon, cartouchières, etc., dont 140 cartouches pour le fusil. Là nous fûmes répartis dans les compagnies de deux régiments, le 19^e régiment d'infanterie et le 7^e régiment de grenadiers, à raison de sept à huit Alsaciens-Lorrains par compagnie, pour boucher les trous causés dans les rangs des Compagnies, les compagnies ne comptaient plus qu'une soixantaine d'hommes à cette époque.

Les mois précédents, j'avais avec moi mon camarade de Marieulles, Adrien Charpentier, fils de la famille Charpentier qui tenait un des deux cafés de Marieulles (qui existe toujours). Il était un peu plus grand que moi. Pour être avec lui dans la même compagnie, je me hissai sur la pointe des pieds pour paraître à sa taille. Ainsi, nous ne fûmes pas séparés. Il y avait également un autre jeune de Marieulles, Charles Poiré, qui habitait route de Vezon, mais il n'était avec nous, s'étant foulé un pied. Il nous rejoigna un peu plus tard.



En caserne, nous avons des habits bleus avec des boutons sur les manches ; là nous avons revêtu des tenues de guerre, et avons décidé de faire cette photo avant de partir au front en février 1918.

*A gauche : Paul Christophe.
A droite : Adrien Charpentier.*

De là, nous avons rejoint Le Sourd, près de Vervins, à pied, durant un périple de 150 km, pour être en repos durant trois semaines. Nous avons été hébergés dans des maisons, où l'armée avait installé des lits à deux étages. J'étais en train de déballer toutes mes affaires quand un sergent est venu me trouver pour me conduire auprès du lieutenant, qui me dit alors m'avoir choisi comme agent de liaison. Ce lieutenant quittait quelques temps après le régiment pour apprendre à voler. Il s'est tué en apprenant à piloter.

Dans la pièce voisine de la chambre où je logeais, se trouvait une vieille femme, à qui j'obtenais de lui donner du café. Ce qui ne plaisait pas à certains, en particulier à un gars de Montigny-lès-Metz, un vrai Prussien. Il me menaça d'ailleurs de me dénoncer. « Si tu me dénonces, je te casse la gueule » lui dis-je, et j'ai pu être tranquille. Il a d'ailleurs été tué dès la première attaque.

Je discutais en cantonnement lorsque je fus appelé par un caporal, qui venait me chercher pour mon nouveau poste d'agent de liaison, ce qui me valut d'être logé avec un officier, chez le boulanger du village. Notre général commandant de corps d'armée, Von Hutier, c'était lui installé à Montdidier. Il portait un nom français, que lui valaient ses origines, de parents émigrants des conséquences de la révocation de l'Edit de Nantes.

Pendant de cantonnement, et grâce à mon Français, j'ai pu obtenir tous les jours des petits pains au lait que je donnais à mon officier et au sergent major, ce qui me fit gagner leur estime. Nous fûmes chargés dans des camions à Fismes, et nous avons voyagé avant d'être déposés dans la campagne ; je ne sais pas où nous étions.

Nous nous sommes déployés en tirailleurs, en lisière d'une forêt, pour monter à l'assaut d'une pente au sommet de laquelle se tenaient les Français qui nous tiraient dessus. Nous nous sommes à peine élancés que beaucoup des nôtres furent touchés par les mitrailleuses françaises, qui semaient la déroute dans nos rangs. J'étais resté avec mon lieutenant, qui dut rappeler les soldats de la compagnie qui avaient fui pour se réfugier dans un autre bois, perpendiculaire au premier. Il dut menacer les hommes avec son revolver pour les contraindre à avancer. L'attaque reprit, dans les avoines balayées par la fusillade, et nous fumes arrêtés par des barbelés devant les lignes.

Nous avons passé l'Aisne, en mai 1918, sur une planche, en rejoignant les avant-postes. C'était un madrier en appui sur des tonneaux en fer, qui permettait de franchir la rivière. Je me suis dit que si nous devions retraiter précipitamment, nous serions bloqués par la rivière, comme les Allemands, en 1914, acculés à la Marne. Dispersés par l'attaque, nous étions disséminés sur le terrain, et je suis resté à errer pendant trois jours hors de ma compagnie, que j'ai fini par rejoindre tout de même.

Lors de l'attaque de Missy aux Bois, nous nous sommes retrouvés très près des lignes françaises, à trois agents de liaison et un officier, un jeune qui venait d'un autre régiment. Les Français étaient cachés dans des trous, en haut d'une côte. D'un des trous, plus proche que les autres, sortit un Sénégalais. Un camarade prend son fusil par le canon et mit un coup de crosse au Sénégalais. Celui attrapa la crosse du fusil et tous deux roulèrent à terre en luttant. Finalement le noir eut le dessus, et tenant le fusil par le canon, s'approcha de moi dans l'intention de me mettre un coup de crosse. J'armais ma carabine et lui dit : « lâche ce fusil, ou je te fous en bas ». Je n'aurais pas hésité s'il s'était approché davantage. Il posa l'arme et je lui dis : « et maintenant, fous le camp ». Il ne demanda pas son reste et il repartit vers les Français. De toute façon, je n'ai jamais tiré contre les Français, et j'avais un parrain, capitaine à Rennes, des cousins à Arnaville, et un oncle également en France ; je craignais toujours d'avoir à les

rencontrer. Mais ce Sénégalais a eu la chance de tomber sur un Lorrain sans quoi il aurait sans doute été tué. Du reste, je pense souvent à cet événement, presque tous les jours.

Durant cette même attaque, nous nous sommes réfugiés dans les bois, pour échapper au feu qui grondait aux alentours de Missy aux Bois, où nous étions. Sitôt dans le bois, je creusai un trou entre les racines de deux gros hêtres, pour m'abriter du bombardement. J'avais, une bêche comme outil, que je portais sur le flanc ; c'était un outil bien pratique ; d'autres avaient une cisaille à barbelés ou une hachette, mais j'avais préféré prendre une bêche, bien plus utile. Du reste, dès que nous arrêtions la marche d'une attaque, on creusait des trous pour s'abriter. La bêche me permettait de creuser un trou pour m'abriter, où je me logeais, en mettant mon sac devant moi, La protection ainsi assurée était autant morale que physique. J'avais un camarade, un Saxon, qui était agent de liaison, comme moi. Mais à chaque fois qu'il y avait un pli à porter, il prétextait d'avoir mal aux pieds ou aux jambes pour éviter de partir sous le feu. Naturellement, je dus remplir cette mission. Quand j'étais parti, il prit place dans le trou que j'avais creusé. Un obus tomba à cet endroit, lui arrachant un bras, le blessant également d'éclats de bois.

Ce poste d'agent de liaison était très périlleux. On me remettait un pli, je poussais les cartouchières de chaque côté de mon ventre et partais en rampant. J'étais alors choisi comme cible des Français. Je me souviens d'une journée où je rampais, dans des céréales. Les balles hachaient le blé tout autour de moi, dans un bruit sinistre, sans me toucher. Ce poste était périlleux à certains instants, mais me préservait d'être toujours en premières lignes. Mes parents, en me faisant étudier, m'ont peut-être sauvé la vie, car je n'étais pas toujours obligé de faire le coup de feu en avant, et je risquais moins d'être tué.

Du fait de mon poste, et bien qu'étant jeune et sans grade, j'avais une certaine autorité sur les soldats de la compagnie. Je n'ai jamais été blessé. J'avais un pistolet lance fusées, qui me permettait de prévenir l'artillerie. Il y avait trois couleurs de fusées : des rouges, des jaunes et des blanches. Je me souviens que les rouges me servaient à demander un tir de barrage ; les blanches ou les jaunes permettaient de demander d'avancer le feu, par exemple, mais leur utilisation variait suivant les jours. Je me suis également vu confier une sorte de boîte à violon dans lequel se trouvait un appareil qui servait à mesurer les distances de tir. Il s'agissait d'une règle à calculer d'environ, une douzaine de centimètres de diamètre. En faisant correspondre les graduations, après un calcul, on pouvait évaluer la mesure. Cette boîte se portait en, bandoulière, à l'aide d'une sangle en ficelle.

Lors d'une attaque, nous avons fait prisonniers des Français, dans une zone de carrières. Ils avaient stocké leur ravitaillement dans ces carrières, ce qui nous permit de récupérer du pain. La nourriture faisant défaut dans les rangs de l'armée allemande. Nous avons une boîte de sardines pour trois. Je me souviens, d'ailleurs, avoir gratté le fond d'un tonneau en fer, qui avait contenu de la confiture, rejetant les guêpes qui venaient chercher le sucre.

Quand nous avons des prisonniers, ceux-ci nous donnaient également du vin dont ils disposaient largement. Dès que nous avons fait prisonniers des Français, nous parlementions avec eux pour pouvoir récupérer du pain.

Pendant l'attaque de Missy, je me suis engagé, auprès du lieutenant qui commandait notre compagnie, à conduire vers l'arrière une trentaine de prisonniers français, dont des algériens et

un sénégalais. En arrivant vers les arrières, un allemand qui se trouvait sur une voiture voulait tuer le noir. Me saisissant de ma carabine³, j'en retirai le cran de sûreté et le menaçait aussitôt. J'avais la responsabilité de mes prisonniers, et je n'aurais pas hésité à passer aux actes si cela avait été nécessaire, Je pus alors continuer mon chemin sans encombre. Le sort des prisonniers n'était pas toujours enviable, ce qui m'a toujours retenu de désertier, car je ne savais pas à qui j'allais avoir à faire pour ma capture.

Lors d'un repli, mon ami Charpentier me dit « Aujourd'hui, je vais me faire prendre par les Français ». Il se met à l'abri, contre une haie, en faisant le mort, en attendant l'attaque des Français. Un lieutenant allemand, blessé au bras, vient s'installer près de lui. La cavalerie française approche, puis les cavaliers descendent de cheval et avancent à pied, en tirailleurs. C'étaient des troupes africaines. En arrivant à la haie, un des noirs met un coup de baïonnette dans la cuisse du lieutenant. Charpentier, lui, ne bouge pas. Nous menons ensuite une contre attaque, repoussant les Français et Charpentier nous rejoint, content de s'en tirer à si bon compte.

Pour, ma part, tous les prisonniers que j'ai eus sous ma garde n'ont pas eu à s'inquiéter. Même, lors d'une attaque, j'ai frappé du pied l'affût d'une mitrailleuse qui tirait sur des Français, en hurlant au mitrailleur. « Mais tu ne vois donc pas qu'ils font camarade ». Un de mes camarades fut fait prisonnier par des indiens, dont on lui prit sa montre. Comme je l'ai dit, je respectais les Français, et jamais n'aurais tiré contre eux, bien que j'aurais pu le faire, depuis mon trou vers la tranchée.

Nous étions longtemps en première ligne, et le principe voulait que nous soyons relevés quand nous n'étions plus que vingt par compagnie. Mais il était rare de rester plus de trois semaines au front. Nous avons donc été mis au repos à Verneuil, où nous dormions dans les caves du village, dont il ne subsistait que le château, toutes les maisons étant démolies. Ce jour-là, de retour du front, nous n'étions plus que cinq à sept par compagnie, au début de septembre. Je fus rejoint par Charles Poiré, tandis qu'Adrien Charpentier avait été évacué pour blessure vers Sarrebrück, en passant par Metz. Nous eûmes une revue de détail par un nouveau sergent venu de la caserne. Je présentais ma « Zeltbahn » (toile de tente) qui était toute trouée par les éclats. Voyant cela, il m'en fit la remarque. Je lui dis alors de m'en trouver une autre, et je lui faisais également remarquer qu'il n'était pas allé d'où je revenais avec ma tente. Continuant son inspection, il vit l'état de ma gamelle. Je lui répondis que c'était moi qui mangeais dedans. Je ne me laissais pas faire.

Du reste, une grande lassitude s'était emparée des soldats. Après une période de combats, nous nous sommes reposés près de Reims, dans la forêt de Champigny. La 8^e compagnie de notre régiment a été inspectée par le Général Commandant la division. Celui-ci a été hué par les soldats, et a dû repartir précipitamment. Nous avons eu des renforts, des jeunes polonais. Ces jours-là, je fus décoré de la Croix de Fer. Dans un autre village, j'ai surpris les habitants, en les aidant à rentrer les poules effrayées par le bombardement, qui, les faisant courir en tous sens. Mais ils comprirent, à m'entendre parler français que j'étais Lorrain.

Les périodes de repos étaient mises à profit par un adjudant qui tenait absolument à me former aux mitrailleuses. Ainsi, je passai mes repos à l'instruction avec une mitrailleuse légère à refroidissement par eau, que je manipulais et avec laquelle j'apprenais à tirer. Il y avait deux types de mitrailleuses. La mitrailleuse lourde 08, portée par deux hommes, et la mitrailleuse

³ Les agents avaient le fusil mais vu ma taille, j'avais choisi une carabine. Du reste, il était facile de se procurer une arme sur le champ de bataille.

légère 15, utilisée par un seul homme ; c'était des armes redoutables, avec une cadence de 500 coups à la minute.

Le plus dur était les bombardements auxquels nous étions quotidiennement soumis. A Fère-en-Tardenois, dans les bois, nous nous protégeons des attaques aériennes, par les chasseurs qui nous tiraient dessus, en tournant autour des troncs. A Fère-en-Tardenois, notre compagnie eût huit tués, que l'on a relevés d'un abri de rondins qui avait été touché par un obus. Il s'agissait en fait d'anciennes lignes de 1915, et les Français y connaissaient tous les abris, qu'il était facile de démolir d'un seul coup de canon. Ce bombardement était souvent accompagné d'obus à gaz comme en août 1918, dans l'Aisne, où nous avons porté le masque à gaz durant 24 heures. J'avais un camarade qui a été gazé par le morceau de pain qu'il avait mis de côté, qui avait été contaminé par les gaz toxiques et qui l'a rendu malade et moi aussi. Je lui avais pourtant dit de bien emballer ce pain et de le mettre au fond du sac ; mais il l'avait simplement posé sur le bord du trou d'obus où nous étions, à trois, comme j'ai pu m'en apercevoir, en revenant de ma mission. Car il faisait nuit. Cela m'a valu d'être sérieusement incommodé par une diarrhée de trois semaines. J'ai eu un camarade blessé par une grenade empoisonnée « Tranzgranate ». Nous avions tous droit à des cigarettes, que je donnais à mes camarades, car je ne fumais pas. Ce qui me fut salutaire, car j'ai remarqué qu'un camarade, et moi-même, ne fumant pas, étions moins sensibles aux gaz de combat. Les pertes étaient importantes, et on ne pouvait pas toujours enterrer les morts.

En juin 1918, nous sommes passés par le Chemin des Dames, où les anglais tenaient les premières lignes lors de l'offensive du 27 avril précédent. Lors de ce déplacement, nous avons pu voir les cadavres anglais, qui restaient sur le champ de bataille depuis deux mois. Du reste, une certaine lassitude s'était emparée des troupes, après quatre années de guerre difficile.

Le 15 juillet 1918 eut lieu la dernière offensive allemande, qui avait été vendue par des déserteurs ; les Français avaient quitté la première ligne et s'étaient retranchés en seconde ligne, laissant quelques uns des leurs se sacrifier devant eux. J'avais peur de participer à cette attaque, car je craignais de rencontrer des soldats français saouls, au lendemain de la fête de 14 juillet. Mais nous étions en seconde ligne, devant être division de poursuite, prête à s'infiltrer dans la brèche ouverte par les unités d'attaque. Mais l'attaque échoua, et nous n'eûmes pas à intervenir.

Lors d'une de nos attaques, nous avons fait prisonniers des Français qui avaient des gourdes en peau pleines de vin. Parmi eux se trouvait un gars originaire de Lesménils, qui discutait avec Charpentier.

Lors d'une attaque, nous avons pris une mitrailleuse française, dont il ne subsistait que le tireur, ses deux camarades ayant été tués. Un peu plus loin, nous avons été bloqués par des barbelés. Les ordres ont été passés demandant les soldats équipés de cisailles mais personne n'est venu, et nous sommes restés trois jours devant le barbelé, puis relevés.

Après toutes ces batailles, j'obtenais une permission en octobre 1918 ; en passant sur un pont, je croisais un sous-officier de la garnison de Metz, que je ne saluais pas (au front, on ne saluait que rarement les sous-officiers). Celui-ci m'interpella en me faisant remarquer mon manque de respect pour le grade, et me demanda mon livret de soldat, que je refusais de lui donner. J'avais obtenu la croix de fer pour ma conduite (mais aussi pour les petits pains que j'amenais tous les matins au lieutenant et au sergent-major). J'avais vu l'ours, et je ne me laissai pas faire. Je continuai donc mon chemin, sans me laisser intimider, ni obéir à ce sous-officier.

Marieulles avait été évacué, les Allemands craignant une attaque de Foch. Ma famille logeait chez ma tante rue de la Vacquinière à Montigny-les-Metz. Seul mon père restait à Marieulles, où il a recueilli des gens qu'il a fait dormir à la maison. Je suis allé trouver le Commandant de la place, qui logeait à Grosyeux, afin de lui demander des chevaux pour déménager quelques affaires, sachant qu'il avait des chevaux. Mais il ne put m'en prêter car il disait en avoir besoin. En me promenant dans Marieulles évacuée, j'ai surpris un Allemand qui mangeait du raisin dans les vignes abandonnées. Après cette permission, j'allais voir le sergent-major, en qui demandant à ne plus être en premières lignes, prétextant que les Lorrains ne devaient plus être en premières lignes. Si les Allemands retiraient facilement les officiers des avant-postes pour éviter les pertes trop importantes, ma demande n'aboutit pas.

Fin octobre 1918, nous avons pris le train à Le Quesnois. Dans le transport, nous avons reçu du pain pour six jours, car il était question d'aller en Grèce. Lors d'un arrêt à Aulnois, nous avons faim, un imbécile de notre groupe a volé un sac de farine de 100 kg. Mais nous n'avons rien pu en faire, car nous n'avions pas de quoi cuisiner la farine...

J'avais une infection à la main, et je suis allé voir le médecin de bataillon qui ayant vu cette blessure fixa une pancarte « Leicht Abteilung » sur ma veste et me fit descendre à Maubeuge pour l'hôpital. Nous avons logé deux ou trois jours dans une caserne, avant de former un train de blessés légers vers l'Allemagne. Dans ce train, ma blessure me faisait mal. Je rencontrai un Berlinois avec qui je me liai d'amitié, et, qui, voyant ma blessure la coupa avec un couteau pour en extraire l'humour. Je suis ensuite allé voir le médecin du train pour me panser. Celui-ci me dit : « vous ne pouvez rester là, vous devez descendre au prochain arrêt ». A cet arrêt, on m'appela sur le quai « Christophe, Christophe ». Mais, je ne fis pas remarquer et je restais dans ce train.

Au bout de quelques jours, mon infection allait beaucoup mieux ; mais j'avais passé le Rhin avec le train. Le principe voulait que les troupes qui avaient passé le Rhin retournaient d'office vers leur ville de garnison, celles qui étaient restées en deçà retournaient au front. Avec mon mal, j'atterrissais à Gnessen, à 60 kilomètres de la Russie. En me débrouillant, au début novembre, j'étais de retour en dépôt à ma garnison de Liegnitz. Je me suis présenté à la caserne pour demander ce que je devais faire. Il se trouvait là une compagnie d'éclopés, dirigée par le Sergent-major que j'avais connu précédemment. Je suis resté huit à dix jours à la caserne. La guerre avait pris fin et j'ai passé quelques jours en caserne.

La grande salle couverte, qui nous servait pour les maniements d'armes et les exercices par mauvais temps, était entièrement occupée par les effets et équipements en retour du front. Nous étions le 15 novembre 1918 et la révolution grondait en Allemagne. Les soldats arrachaient les épaulettes aux officiers, chose que je n'ai jamais faite. Je fus renvoyé dans mes foyers.

Je retournai en Lorraine en passant par Sarrebrück. Avant la fin de novembre, j'étais de retour à Metz. Mon frère, qui partit en Russie sous l'uniforme allemand avait été blessé près de Varsovie, et eût le tendon du bras gauche coupé. Son bras était comme mort. Il avait été incorporé au 23^e régiment d'infanterie de Kassel. Il fut réformé.

Le beau-frère à mon frère fut fait prisonnier par les Russes au début de 1914 et ne revenait qu'en 1920. En France, la classe 19 devait faire deux ans de service militaire, si bien qu'en 1920, je fus rappelé pour faire quatre mois au 132^e régiment d'infanterie, à Verdun, et revins avec le grade de Sergent.

Un jour, après notre service, je fus appelé, par un adjudant, à me présenter au Colonel commandant le régiment. Je n'étais pas présentable et en sabots. Le Colonel m'accueillit dans son bureau, en me demandant, connaissant mon passé de soldat allemand, si je savais quel avait été le régiment français qui nous avait barré la route en juillet 1918. Ne sachant quoi répondre, il me dit alors que nous avions eu à faire au 132^e régiment d'infanterie. Nous avons ensuite devisé tranquillement.

Propos recueillis en Mars 1991 puis complétés le 8 juillet 1991 par Patrice Lamy.

LE ZEPPELIN

1^{er} couplet

Après tous les produits allemands
Bière, choucroute et jambon de Mayence
Voilà que nos voisins maintenant
Nous envoient des ballons en France
Le gros dirigeable Zeppelin
Vient de traverser la frontière
Sans doute afin que nos militaires
Puissent le visiter avec soin.

2^e couplet

Voyant cette carcasse immense
Doucement traverser le Rhin
Ebahis, nos petits fantassins
S'écrièrent « sacré nom d'un chien
V'là le Zeppelin qui vient en France ! »
Immédiatement en le voyant
Nos soldats se précipitèrent
Mais les officiers allemands s'écrièrent
« N'y touchez pas ! C'est défendu ! »
Le Zeppelin est une chose terrible
Seulement il est un peu sensible
Il se déchire en soufflant dessus.

3^e couplet

Là-bas Guillaume II
L'âme en peur, sanglotant
« Les Français malins vont sans doute
Ces sacrés coquins
En échange de mon Zeppelin
Me réclamer l'Alsace-Lorraine ! »

Chanson recopiée, de mémoire, par Paul CHRISTOPHE, en 1992.

Le 3 Avril 1913, suites à de mauvaises conditions atmosphériques et un faible ravitaillement en carburant, le Zeppelin ZIV (LZ 16) se pose en catastrophe à Lunéville. On imagine l'impact de l'évènement dans la tension de l'avant guerre. Cette chanson naquit de ces faits. Je ne connais pas la musique qui l'accompagne.